

Saynètes en provenance du Nouveau Monde: Catherine Parr Traill et Susanna Moodie au pays des Indiens Chippewas (Canada)

Corinne Bigot, Université Paris Ouest Nanterre, CREA 370

Mots clés : Traill, Moodie, Canada, Premières Nations, hybridité, botanique

Key words: Traill, Moodie, Canada, First Nations, hybridity, botany

Susanna Moodie et sa sœur Catharine Parr Traill ont quitté le Royaume Uni en 1832. Elles n'étaient ni exploratrices ni voyageuses, puisqu'elles devaient s'installer dans la colonie du Haut Canada (aujourd'hui l'Ontario) ; cependant, Traill et Moodie ont toutes deux consigné leurs impressions de voyage, en particulier la descente du Saint Laurent, puis raconté leurs premiers contacts avec le Canada, une fois installées dans la région des lacs Kawartha, près du lac Ontario. *The Backwoods of Canada* a été principalement écrit en 1834, à partir du journal de Traill et des brouillons des lettres envoyées à sa famille, et fut publié à Londres en 1836 sous la forme d'une série de dix-huit lettres. Selon Janet Giltrow, ce format peut expliquer en partie le succès rencontré par ce texte (Giltrow 133). Ce succès a sans doute encouragé Susanna Moodie à envoyer son manuscrit à Londres, où *Roughing it in the Bush* fut publié en 1852. Les deux sœurs ont, sans nul doute, réfléchi aux sujets susceptibles de plaire à un lectorat anglais avide de nouvelles en provenance du Nouveau Monde : elles multiplient en effet les saynètes illustrant leur découverte du Canada.

La présence dans la bibliothèque familiale de nombreux récits de voyage et la lecture par Traill de l'ouvrage de Mungo Park, *Travels in the Interior District of Africa*, sont attestées dans *Pearls and Pebbles* (Traill 1999, 139; 157). Janet Giltrow et Suzanne James ont mis en lumière l'influence des récits de voyages sur le style et le contenu des textes des deux sœurs, soulignant le caractère construit des récits. L'analyse que

propose Mary Louise Pratt des récits de Mungo Park s'avère éclairante quand on lit Moodie : « he wrote, and wrote himself [...] as a sentimental hero. He made himself the protagonist and central figure of his own account, which takes the form of an epic series of trials, challenges, and encounters with the unpredictable » (Pratt 73) ; tandis que Traill a tout du héros scientifique présenté dans le chapitre intitulé « Narrating the Anti-Conquest ». S'il est possible de lire ces récits à la lumière des catégories établies par Pratt dans *Imperial Eyes*, les analyses de Sara Mills et Margaret Rubik qui mettent en évidence des différences entre récits de voyageurs et de voyageuses sont également pertinentes pour la lecture de ces textes. L'influence des récits de voyage permet de saisir en quoi la représentation du Canada faite par Susanna Moodie et Catharine Parr Traill s'éloigne d'une vision du Canada comme un territoire sur lequel les premiers habitants, simples figures pittoresques, n'ont aucun droit et dont l'histoire n'existe pas, et du Canada comme une terre à coloniser pour devenir une zone de contact. Les deux femmes vont en effet progressivement reconnaître la présence des Premières Nations.

The Backwoods of Canada commence comme un récit de voyage, où Catharine Parr Traill décrit les paysages qu'elle observe depuis le bateau qui remonte le Saint Laurent. Son regard est celui d'une Européenne en ce sens que le critère de jugement est esthétique car elle cherche à saisir le pittoresque. Le terme « pittoresque » apparaît fréquemment, comme ici : « the opposite heights [...] are highly picturesque » (Traill 19). Traill se place en position d'observatrice et les termes dénotant le regard ([to] « watch », « see », « notice »; « observation », « view ») sont légion ; ainsi Traill note-t-elle : « I was anxious to obtain a near view of a log-house or a shanty » (Traill 23). La position de Traill évoque celle des voyageurs scientifiques analysée par Pratt dans « Narrating the Anti-Conquest » et les termes « the landscanning European eye » (Pratt 59), voire même « the European improving eye » (Pratt 60), décrivent assez bien le regard que Traill pose sur le paysage. Les mots « improve » et « improvement » apparaissent régulièrement sous sa plume. Elle s'intéresse à tout ce qui montre un pays qui se développe par la culture agricole et donc le déboisement. L'arrivée sur la terre ferme est marquée par des tentatives timides d'exploration, motivées par la curiosité : « I felt a great curiosity to see the interior of a log-house » (Traill 54). La position d'observatrice, en retrait, domine encore après son installation : « It is a very pretty sight to see these little barks [...] I

delight in watching these torch-lighted canoes » (Traill 115-116). Elle dépeint des saynètes qui sont de véritables cartes postales, destinées à un lectorat anglais.

Comme le montre Hugh Honour dans son étude des représentations européennes des Amériques, les portraits des Indiens en sauvages tantôt féroces, tantôt nobles, étaient fort répandus en Europe à l'époque où les sœurs Strickland ont quitté l'Angleterre (Honour, 54-83, 117-137, 219-247), et les remarques de Moodie et Traill montrent une confrontation à ces stéréotypes. Traill exprime sa déception : « the Indians [...] want the warlike character and intelligence that I had pictured to myself they would possess » (Traill, 1997, 128) ; et sa sœur lui fait écho, les décrivant comme « a people [...] invested with a poetical interest which they scarcely deserve » (Moodie, 186). Au dix-neuvième siècle, rappelle Carole Gerson, l'Indien est déjà construit *et* invisible : « The Indian [...] remains a figure constructed by Eurocentric notions of cultural value: visible as a generalization but usually invisible as an individual human being » (Gerson 7).

En dépit de sa position d'observatrice et du vocabulaire utilisé, Traill ne voit pas les « Indiens » qu'elle prétend décrire. Ainsi cette scène de pêche, montrant un « Indien » à la fois typique et exotique :

The Indian, provided with his tomahawk, with which he makes an opening in the ice, a spear, his blanket, and a decoy-fish of wood, proceeds to the place he has fixed upon. Having cut a hole in the ice he places himself on hands and knees and casts his blanket over him (Traill 116)

Deux détails sont frappants : le recours au singulier « the Indian » et le présent simple ; or ces traits stylistiques ont été définis par Pratt comme éléments caractéristiques des récits des voyageurs naturalistes :

the initial ethnographic gesture is the one that homogenizes the people to be subjected, that is, produced as subjects, into a collective they, which distills down even further into an iconic he [...] this abstracted he/they is the subject of verbs in a timeless present tense. (Pratt 62)

Il s'agit donc de produire un sujet, que l'on peint caractérisé par ses gestes typiques que l'observateur a fixés, et le sujet lui-même en devient fixe, si ce n'est épinglé. En d'autres termes, l'Indien « reconnaissable » est si typique qu'il est invisible en tant qu'individu.

Si le premier portrait que dresse Susanna Moodie de ses voisins Chippewas adopte le mode scientifique, il rend lui aussi les Indiens invisibles :

the men of this tribe are generally small of stature [...] The forehead is low and retreating, the observing faculties large, the intellectual ones scarcely developed [...] the eyes looking towards the temples, keen, snake-like and far apart; [...] the jaw-bone projective, massy, and brutal; the mouth expressing ferocity and sullen determination; the teeth large, even, and dazzlingly white. (Moodie 186-187)

Il ne s'agit pas ici d'un désir de dire le monde dans sa multiplicité, mais au contraire d'une démarche qui vise à positionner l'« Indien » comme radicalement autre. Les traits visent à « prouver » le trait « sauvage » et « animal » – la bouche, la mâchoire, qui « expriment » la férocité, et les yeux comparés au serpent – et implicitement, à renforcer l'idée d'une supériorité de l'Européen. Ce portrait n'a rien d'une description, c'est une reproduction. C'est bien le stéréotype tel que le définit Homi Bhabha : « a form of knowledge and identification that vacillates between what is always in place, already known and something that must be anxiously repeated » (Bhabha 94-5). Avec ce stéréotype Moodie s'appuie sur le discours colonial qui a déjà « produit » ces images et, à son tour, l'alimente.

De plus, Moodie et Traill souscrivent généralement au stéréotype d'une race en voie de disparition : « a mysterious destiny involves and hangs upon them [...] slowly and surely sweeping them from the earth » (Moodie 200), vision que l'on retrouve chez Traill : « the race is slowly passing away from the face of the earth » (Traill 1997, 160 ; or ce-mythe contribue à l'effacement des Premières Nations et à leur invisibilité (Gerson, 7).

Lorsqu'il s'agit de dépeindre les premiers contacts avec la tribu autochtone qui a son campement sur les bords du lac, les récits de Traill et de Moodie mettent l'accent sur les problèmes de compréhension. Cependant Traill insiste plutôt sur ses succès, par exemple son dialogue avec une femme venue lui emprunter une bassine se conclut par sa victoire puisqu'elle finit par comprendre correctement la demande de l'Indienne (Traill 117). Elle se dépeint en position de force dans une bataille avec Peter, le chef de la tribu voisine, comme le suggèrent l'adverbe qui montre sa maîtrise et le recours au possessif qui affirme son droit : « I coldly declined any further overtures to bartending with the Indians until my ducks made their appearance » (Traill 118). Au contraire, Moodie se représente au cœur de l'action, objet de curiosité, si ce n'est *victime* de la curiosité des Indiennes. Ainsi cette scène où une Indienne a recours à l'action pour obtenir ce qu'elle désire en paiement d'un panier, qui place les deux femmes au même niveau, chacune tirant sur le

pantalon du mari de Moodie : « she espied a pair of trousers belonging to my husband's logging suit. The riddle was solved. With a joyful cry she pointed to them [...] It was with no small difficulty that I rescued the indispensables from her grasp » (Moodie 190). La supériorité de Moodie est remise en cause dans cette autre scène où cette même Indienne se saisit de Moodie et de sa robe : « she suddenly seized upon me, and lifting up my gown, pointed exultantly to my quilted petticoat » (Moodie 190). On le voit ici, la relation de pouvoir est inversée, comme les choix grammaticaux le montrent ; l'Indienne est sujet grammatical tandis que Moodie est victime de l'action exercée sur elle : « upon me ». L'on perçoit dans ces scènes l'influence des récits où Mungo Park se décrit victime de la curiosité des femmes qui inspectent ses vêtements, fouillent ses poches ou ouvrent les boutons de son gilet (Park 109, cité par Pratt, 80).

Le Canada décrit par Traill et Moodie est une zone de contact telle que la définit Mary Louise Pratt : « a social space [...] where disparate cultures meet, clash and grapple with each other, often in highly asymmetrical relations of domination and subordination » (Pratt 4). Assez rapidement, cependant, une évolution et/ou une contradiction se font jour, car les deux sœurs citent les noms des hommes, femmes et enfants qui composent le campement. Selon Gerson, il s'agit d'un trait assez rare dans la production de l'époque (Gerson 7-9). Il faut souligner qu'il ne s'agit pas de noms inventés par Moodie et Traill, ce qui veut dire qu'elles renoncent au trait « exotique » et au contraire s'attachent à identifier les Indigènes en tant que personnes. Trois familles représentant une vingtaine de membres sont nommées et identifiables en tant qu'individus par le lecteur. De plus Traill s'attend à ce que son lecteur (sa famille) reconnaisse les personnes qu'elle mentionne, comme ici : « Peter, the hunter, you have already heard of him in my former letters » (Traill 1997,153). Selon Sara Mills, contrairement aux voyageurs hommes, il est fréquent que les voyageuses mettent l'accent sur les individus et évitent les généralisations : « their accounts demand a recognition of the importance of interaction with members of other nations, not as representatives of the race, as in male-authored accounts, but as individuals » (Mills 97-99). De plus, Traill et Moodie sont sensibles aux sentiments de leurs voisins indiens vis à vis de leur famille ; Moodie commente leur affection pour son frère ou sa fille : « he was an especial favourite among them [...] My little Addie, who was a fair, lovely creature, they viewed with great approbation, and called Anoonk, 'a star' »

(Moodie 199). Le plaisir pris par Moodie à citer les noms indiens donnés à sa famille et à en montrer la signification est par ailleurs perceptible.

L'évolution des sentiments de Traill se lit grâce à la chronologie des chapitres et lettres. Dans la lettre XIII qui décrit la visite au campement indien, Traill montre que les barrières raciales sont mises à mal : les plus jeunes sont assis ensemble et forment « a motley group of dark skins and pale faces » (Traill 155). Dans cette scène, où les Indiens invitent leurs voisins blancs à entrer et s'asseoir au milieu d'eux, Traill renverse les positions et rapports de domination. Ainsi lorsque les visiteurs blancs sont invités à participer à un jeu, Traill reconnaît-elle leur manque d'adresse : « the Indians seemed evidently well pleased at our want of adroitness » (Traill 158). Au cours de la visite, confiance et désir de partage sont établis, et la visite suivante, racontée dans la lettre XVI, le confirme. Traill note que la femme de Peter l'invite à s'asseoir à ses côtés, plus précisément à *partager* sa couverture (Traill 155, 207). Pratt propose que les scènes de rencontre chez Mungo Park relèvent de « the mystique of reciprocity », soit une tentative de dépeindre un échange réciproque et non plus commercial (Pratt met l'accent sur le caractère *construit* de cette vision). L'analyse est pertinente pour Traill et Moodie, qui progressivement abandonnent les scènes de troc pour des scènes telles que celles où Traill offre des perles, « en retour », après avoir été transportée en canoë par la femme de Peter : « In return for the squaw's civility, I delighted her by a present of a few beads for working mocassins » (Traill 208). L'abandon du troc commercial est également matérialisé dans la scène qui conclut la nouvelle intitulée « A Visit to the Camp of the Chippewa Indians », où une amie indienne passe un collier d'herbe tressée autour du cou de Traill tout en déclarant « present for you; wear it for me » (Traill, 1981, 40). La structure même de la phrase, « for you » / « for me » semble faire écho au geste et met l'accent sur un désir d'échange « gratuit », où il n'y a plus d'échange commercial puisque c'est le port du collier qui répond au don de celui-ci.

La réciprocité peut être d'ordre affectif. Les mots dénotant l'affect, de « favourite » à « loving », ponctuent les récits et la fréquence de termes « return » et « answer » est remarquable dans ces textes. Ainsi pour Moodie, l'affection est-elle partagée entre elle et la jeune Susan (Moodie 196). Lorsqu'une Indienne lui amène son enfant malade, Moodie, qui ne peut soigner l'enfant, dépeint une scène où les deux femmes sont affectées : « I

could only answer with tears her agonising appeal to my skill » (Moodie 192). Lorsque les Indiennes viennent saluer les Moodie au moment de leur départ, l'affect est présent des deux côtés, car elle mentionne les larmes des Indiennes et son propre cœur : « the squaws kissed me and the little ones with tearful eyes [...] and I returned their mute farewell from my very heart » (506). D'autre part, comme dans la scène d'adieu, le rapprochement affectif s'accompagne souvent d'un rapprochement *physique*, un contact accepté. Margarete Rubik propose l'expression « an ethics of touch » pour décrire les récits de voyage féminins, et elle convient bien aux trois récits. Les femmes, écrit Rubik, semblent admettre le contact tactile, alors que les hommes le fuient ou ne le mentionnent pas (Rubik 908). Or, toucher, selon Eve Sedgwick, est une vraie forme de contact à l'autre, qui aide à comprendre et à réduire les différences : « to touch is already to reach out, to fondle [...] or to enfold » (Sedgwick 14). Dans la nouvelle intitulée « A visit to the Camp of the Chippewa Indians », Traill décrit une jeune Indienne qui s'endort sur ses genoux au cours du voyage en canoë (Traill, 1981, 38). Moodie mentionne avoir été embrassée à plusieurs reprises (Moodie 506, 193). Les deux sœurs révèlent qu'elles sont touchées, au sens figuré comme au sens premier, par leurs amies indiennes.

Malgré l'évolution dans la représentation, la prise en compte de l'autre en tant qu'individu et l'insistance sur les liens d'amitié, la question de la présence des Premières Nations et des droits sur les terres ne semble pas vraiment se poser. Traill écrira d'ailleurs une phrase devenue célèbre car elle en dit long sur la vision du Canada : « If [Canada's] volume of history is yet a blank, that of Nature is open, and eloquently marked by the finger of God » (Traill 112). J'entreprendrai cependant de montrer que cette affirmation est beaucoup plus ambiguë et contradictoire qu'il ne le semble au premier abord.

La première mention que fait Moodie des Indigènes les désigne comme des simples *occupants* des lieux : « the tribes that occupy the shores of all these inland waters, back of the great lakes » (Moodie 186). Dans ses premières descriptions, Traill représente la forêt comme un espace vide, utilisant les termes « vast solitudes » et « the absence of man » (Traill 81). Les deux sœurs se représentent parfois en exploratrices qui nomment les lieux qu'elles traversent. Dans la lettre VII, qui décrit la progression à travers la forêt, Traill répète le geste de tous ceux qui ont nommé des lieux nouveaux dans les colonies lors des conquêtes avec des noms du pays natal : « I called this place Glen Morrison partly from

the remembrance of the lovely Glen Morrison of the Highlands, and partly because it was the name of the settler that owned the land. » (Traill 95). Cependant, la seconde partie de la phrase introduit une pointe d'humour, et le geste de l'explorateur perd de son sérieux. Moodie présente un épisode quelque peu similaire, lors d'une excursion sur un lac qui lui donne l'impression d'être la première à pénétrer dans les lieux : « We felt as if we were the first discoverers of every beautiful flower and stately tree that attracted our attention, and we gave names to fantastic rocks and fairy isles » (Moodie 186). Outre les mots « as if » qui montrent que Moodie est consciente qu'il s'agit d'une fiction, les adjectifs « fantastic » et « fairy » introduisent une dimension presque irréelle.

Une évolution apparaît chez Traill dans la lettre XIII lorsqu'elle explique les vertus des fourrures en hiver : « Wrapped up in buffalo robes you feel no inconvenience from the cold » (Traill 152), en effet ce « you » désigne en réalité un « je ». Traill s'adapte au climat en adoptant les vêtements autochtones (et délaisse donc son costume d'Anglaise), ou ces mocassins fabriqués par une Indienne : « I wore a beautiful pair all last winter » (Traill 153). Pour rejoindre le camp, le groupe emprunte un chemin tracé par les Indiens : « we struck into a bye-path, deep-tracked by the Indians » (Traill 154). La forêt n'est donc plus une forêt vide de toute présence humaine, car le chemin est la trace de la présence des autochtones. Enfin, il faut noter que le frère est désigné par son nom indien quand il pénètre dans la tente : « "*Chippewa*" », ce qui le transforme : il n'est plus européen, et, comme le suggèrent l'italique et les guillemets, pas tout à fait indien non plus.

C'est avec les toponymes que la présence des Premières Nations est attestée chez Moodie, qui s'intéresse aux toponymes indiens, comme celui du lac au bord duquel sa maison est située : « Upper Katchawanook Lake, which, being interpreted, means in English, the "Lake of the waterfalls," a very poetical meaning, which most Indian names have » (Moodie 183). En dépit de l'adjectif « poetical », Moodie est intéressée par le fait que le nom a un sens. Son intérêt pour le rapport entre signifiant et signifié revient à plusieurs reprises, comme ici : « they have significant names for everything » (Moodie 199). Lorsqu'elle mentionne le Lac Bessikáoon, elle fait appel à une légende : « The Indians call this lake Bessikáoon, I do not know the exact meaning of the word. Some say it means the Indian's grave, others, the lake of the one island » (Moodie 221). Il faut noter que « the Indians » est sujet de la première phrase, c'est pourquoi je ne souscris pas à la

lecture que fait Florence Stratton de la scène où les visiteurs indiens découvrent la carte du Canada chez les Moodie. Stratton voit la scène comme emblématique du geste colonisateur qui vise à effacer les noms indiens (Stratton 84). Or les visiteurs indiens reconnaissent les lacs et rivières et les *renomment* : « they rapidly repeated the Indian names for every lake and river on this wonderful piece of paper » (Moodie 187). L'épisode de la carte présente une scène de réappropriation puisque les Indiens *prononcent* les noms. De son côté, Moodie prend la peine d'attester de l'existence et de la survivance de certains noms, qu'elle contribue à faire perdurer. Particulièrement frappants sont le possessif et l'adjectif « own » puisqu'on y lit aussi le verbe signifiant posséder : « following the course of the Trent with their fingers, they came to their own lake » (Moodie 187). Il y a donc une reconnaissance indirecte du droit des Indiens sur leur territoire, qui devient alors quelque peu partagé, puisque Moodie parle également de ce lac comme du sien.

Dans *The Backwoods of Canada*, Traill n'offre pas de commentaire sur les noms indiens de lieux (mais le fera plus tard dans *Pearls and Pebbles*) et la présence des Indiens apparaît par le biais de sa représentation de la flore. Traill était passionnée par la botanique, apprise avec son père en Angleterre. Elle se met en scène parcourant les sentiers et les bois, à la découverte des plantes du Nouveau Monde. Elle prétend avoir peu de connaissances (Traill 168) mais elle observe les plantes de façon précise, y compris en ce qui concerne leur terrain de prédilection, et les identifie par leur nom latin, à l'aide de l'ouvrage de Frederik Pursh. Lorsqu'elle découvre des plantes qu'elle ne connaît ou ne reconnaît pas, Traill aime à leur donner des noms de son invention : « as much of the botany of these unsettled portions of the country are unknown to the naturalist, and the plants are quite nameless, I take the liberty of bestowing names upon them according to my inclination or fancy » (88). S'appuyant sur les mots « inclination » et « fancy », Margaret et Neil Steffler affirment que Traill se libère des carcans de la classification normalisée (Steffler 145). Cependant, l'identification des plantes par des éléments tels que la classe et le genre montrent que Traill connaît très bien le système de classification de Linné, sur lequel repose le livre de Pursh. Or comme le démontre Mary Louise Pratt, appeler les plantes par le biais du système de Linné n'a rien d'innocent ; adopter ce système de classification relève d'une attitude de pouvoir supposant la supériorité de

l'ordre européen sur la nature sauvage (Pratt 55) – le titre du livre de Pursh contient en effet l'adjectif « systematic ». Il n'est donc pas sûr que Traill remette en cause le système européen de classification au moment où elle nomme des plantes inconnues. De plus, avec les adjectifs « unsettled », « unknown », Traill semble considérer le Canada comme une terre vierge, en attente d'être expliquée et ordonnée.

Cependant, ce regard connaît une évolution. Dans le chapitre XIV, qui est consacré à ses promenades, apparaît de plus en plus souvent le nom local des plantes, Traill donne ainsi les noms communs (et locaux) du podophylle pelté, en plus de son nom latin et de sa classification : « there is a plant in our woods, known by the names of man-drake, may-apple, and duck's-foot: the botanical name of the plant is Podophyllum; it belongs to the class and order *Polyandria monogynia* » (Traill 202). Plus frappant encore, apparaît parfois le nom indien de la plante, comme ici pour la sanguinaire du Canada : « the blood-root, sanguinaria, or pucoon, as it is termed by some of the native tribes, is worthy of attention » (Traill 175). Il faut également noter l'utilisation de l'adjectif « native », que l'on doit comprendre comme faisant référence à celui qui est né sur place ; c'est donc la présence première des Indiens qui est reconnue.

Il s'agit en réalité d'une révolution qui apparaît ici car Traill contredit ses précédentes descriptions et représentations du Canada comme un pays où la nature n'a pas de nom. Outre les plantes, on note le nom indien d'un oiseau – « Thit-a-be-hec » (Traill 182) – et d'un écureuil : « the latter are called by the Indians "chit-munks." » (Traill 190) ; dans les deux cas, l'orthographe vise à reproduire la prononciation indienne, puisqu'elle détache les syllabes. Traill s'attache également à rendre compte des vertus des plantes telles qu'elles sont connues des Indiens. Ainsi, le jus de la sanguinaire, explique-t-elle, est utilisé par les Indiens pour faire des teintures et pour soigner les rhumatismes (Traill 175), la racine de l'arisème petit prêcheur est comestible et utilisée comme médicament par les Indiens – « the Indians use the root as a medicine » (Traill 174) – et il faut noter que Traill donne son nom commun, « the Indian Turnip », qui évoque les Autochtones. La langue et le savoir de l'autre apparaissent. *The Backwoods* laisse voir ce moment où dans la langue dominante émergent des langues et savoirs qui sont normalement ignorés et c'est pourquoi l'on peut parler d'un texte hybride au sens où l'entend Bhabha :

Hybridity is a problematic of colonial representation that reverses the effects of colonialist disavowal, so that other “denied knowledges” enter the dominant discourse and estrange the basis of its authority. (Bhabha 162)

Traill et Moodie citent à plusieurs reprises les vertus des plantes telles qu’elles sont connues des Indiens. Selon Pratt, l’adoption du système de Linné a marqué une rupture par opposition à la tentative de La Condamine qui dans les années 1740 se proposait de s’intéresser aux connaissances locales ; du fait de Linné, il n’était plus possible de prendre en compte les connaissances locales (Pratt 31). En ce sens, les textes de Traill et Moodie me semblent révélateurs d’une contradiction ou d’une fracture dans le discours colonial, où apparaît une autre vision du Canada, non plus une terre vierge mais une terre déjà habitée. Les textes reconnaissent une valeur aux connaissances des Indigènes, qui sont donc reconnues comme telles. Ainsi le mot « knowledge » apparaît-il sous la plume de Moodie :

They are very *skilful* in the treatment of wounds, and many diseases. Their *knowledge* of the medicinal qualities of *their* plants and herbs is very great. They *make* excellent poultices from the bark of the bass and the slippery elm [...] from the root of the briony they obtain a fine salve for sores (Moodie 202, c’est moi qui souligne)

Moodie place les Indiens en position de sujets grammaticaux des verbes, et elle fait état de compétences, ce qui est courant, mais aussi de *savoir*, ce qui l’est moins. Enfin, le possessif « their plants » rétablit un lien entre l’autochtone et son espace.

Chez Traill, il arrive que soient mentionnés ensemble les Indigènes et les colons, comme ici pour l’arisème : « the Indians use the root [...] as an esculent; it is often eaten by the settlers as a vegetable » (Traill 175). Si les deux groupes de population savent que la plante est comestible, ils sont maintenus séparés par la structure de la phrase (le point-virgule) et les choix lexicaux, deux termes différents, « esculent » et « vegetable » ; il y a rapprochement et non fusion. Plus tard, dans son « guide » à destination des immigrants, Traill établira un rapprochement plus direct et plus systématique, disant parfois que les colons ont appris telle ou telle connaissance des Indiens (Traill, 1969, 207). Cependant *The Backwoods* dessine déjà une nouvelle représentation de l’espace grâce à la description de la flore. C’est pourquoi l’espace sauvage de la frontière canadienne est une zone de contact telle que la définit Mary Louise Pratt, où une véritable interaction s’opère entre les familles de colons et les familles indiennes, puis, plus largement les autochtones. C’est également un espace « liminal », au sens où l’entend

Bhabha, un « tissu conjonctif » (« a connective tissue », Bhabha 33). Le discours colonial perd de sa stabilité et de son homogénéité alors que Traill chante en parallèle les vertus de la civilisation.

Les textes écrits par Susanna Moodie et Catharine Parr Traill présentent de nombreuses contradictions. L'influence des récits de voyage semble dans un premier temps avoir conduit les deux auteurs à reproduire ou répéter des stéréotypes, où la population autochtone disparaît et devient invisible. Cependant, elles ont également mis en scène des rencontres entre femmes notamment, où une interaction s'établit, et donné à voir des individus, trait qui, selon Sara Mills, serait le propre des récits de voyage féminins. Si certains passages tendent à présenter le Canada comme une terre vide, on voit émerger les traces de la présence des Premières nations, chez Moodie et chez Traill, avec l'intérêt de l'une pour les noms indiens, et l'intérêt de l'autre pour la flore locale. Traill et Moodie décrivent le Canada comme une zone de contact, où la rencontre provoque ce que Mary Louise Pratt appelle la « transculturation » (Pratt 6), dans des textes qui peuvent être qualifiés de textes hybrides : un tissu conjonctif où la langue et les connaissances de l'Autre apparaissent, timidement.

Bibliographie

- BIGOT, Corinne. « Did They Go native? Representations of First Encounters and Personal Interrelations with First Nations Canadians in the writings of Susanna Moodie and Catharine Parr Traill », *Journal of Commonwealth Literature*. Vol 49. 1 (2014): 99-111.
- BHABHA, Homi. *The Location of Culture*. London and New York: Routledge, 1994.
- GERSON, Carole. « 'Nobler Savages': Representations of Native Women in the Writings of Susanna Moodie and Catharine Parr Traill », *Journal of Canadian Studies* 32.2 (1997): 5-21.
- GILTROW, Janet. « 'Painful Experience in a Distant Land': Mrs Moodie in Canada and Mrs Trollope in America », *Mosaic* 14.2 (1981): 131-44.
- HONOUR, Hugh. *The New Golden Land. European Images of America from the Discoveries to the Present Time*. London: Allen Lane, 1975.

- JAMES, Suzanne. «The 'Indians' of Catharine Parr Traill». Conny Steenman-Marcusse (ed) *The Rhetoric of Canadian Writing*. Amsterdam. New York: Rodopi, 2002, 107-123.
- *Gathering up the Threads: Generic and Discursive Patterns in Catharine Parr Traill's The Backwoods of Canada*. Thèse de doctorat. Simon Fraser University, 2003.
- MILLS, Sara. *Discourses of Difference: An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*. London: Routledge, 1991.
- MOODIE, Susanna. *Roughing It in the Bush*. 1852. Ed. Michael Peterman, New York: Norton Critical Edition, 2007.
- PRATT, Mary Louise. *Imperial Eye. Travel Writing and Transculturation*. London: Routledge, 1992.
- RUBIK, Margarete. « The Ethics of Touch in Women Travellers' First Encounters with Foreign Ethnicities », *Journal of Literature and Arts Studies*. Vol 2.10 (Oct 2012): 905-910.
- SEDGWICK, Eve Kosofsky. *Touching, Feeling, Affect, Pedagogy, Performativity*. Durham: Duke University Press, 2003.
- STEFFLER, Margaret and Steffler, Neil. « 'If we would Read it Aright': Traill's 'Ladder to Heaven' », *Journal of Canadian Studies* 38. 3. (2004): 123-52.
- STRATTON, Florence. « Cartographic Lessons: Susanna Moodie's *Roughing it in the Bush* and Thomas King's *Green Grass, Running Water* », *Canadian Literature* 161-162, (1999): 82-102.
- TRAILL, Catharine Parr. *The Backwoods of Canada*. 1836. Ed. Michael Peterman. Ottawa: Carleton University Press, 1997.
- « A Visit to the Camp of the Chippewa Indians. » 1848. Carole Gerson and Kathy Mezei (eds). *The Prose of Life: Sketches from Victorian Canada*. Toronto: ECW Press, 1982, 33-41.
- *Pearls and Pebbles*. 1894. Ed. Elisabeth Thompson. Toronto: Natural heritage Books, 1999.
- *The Canadian Settler's Guide*. 1855. Introd. Clara Thomas. Toronto: McClelland and Stewart, 1969.